

Jean-Pierre Védrines

Jean le roux

Dès l'approche des enclos, l'odeur âcre de la terre sèche aiguïsait la joie que nous éprouvions d'être en vacances. Avec nos lance-pierres, nos poches remplies de petits cailloux ronds offerts par la rivière, nous partions à la découverte de la plaine, qu'horizonnait l'immensité des vignes.

Tout commençait pour nous près des murettes où les lézards gris, rapides comme l'éclair, s'échappaient à notre approche, se glissant dans les interstices tandis que nous leur lançions à l'aide de nos frondes en bois de micocoulier des cailloux qui miaulaient contre les pierres.

Jean le roux

Durant des heures, notre petit groupe battait la campagne, traquait le lauset¹ dans les taillis, guettait la couleuvre fine et ondulante qui se glissait dans les herbes d'un fossé.

Le soir venu, épuisés par nos vagabondages, fourbus par nos courses dans les vignes, nous prenions le chemin du retour. La rivière, notre complice des étés sans fin, où nous nous baignions les jours de canicule, ne connaissait que le brin d'herbe, que le désir des plantes assoiffées, que le soleil brûlant des après-midi d'été.

Mais, déjà, au-dessus de nos têtes, les martinets calligraphiaient dans le ciel les signes de la nuit proche.

1. *Lézard vert*

De leurs longues ailes en faucille,
poussant des cris stridents, ils volaient
en bande sonore au-dessus des toits.

Sur l'esplanade que bordaient des
micocouliers aux troncs en patte
d'éléphant, l'éolienne geignait fai-
blement adoucissant les ombres du
village où s'ordonnaient les signes
de l'attente.

C'est alors que, venu d'une ruelle,
surgissait un homme dépenaillé,
le visage hâve, les cheveux d'un
roux doré flambant en broussaille.
Maigre et efflanqué, l'inconnu por-
tait un saquet² à son épaule. Le for-
geron qui martelait sur l'enclume un
fer chauffé à blanc levait la tête une
seconde et grommelait, inquiet, à
notre intention :

2. *Petit sac.*

« C'est Jean le roux ! » sans que nous comprenions précisément le sens de cette mise en garde. Tout de suite, l'inconnu faisait notre émerveillement en effectuant un pas de danse dans la lumière du soir. Il grognait quelques mots. La seconde d'après, il venait vers nous avec grâce.

Sur une feuille de papier que l'un de nous lui tendait, il faisait semblant d'écrire à l'aide d'un doigt une phrase invisible. Le crépuscule se reflétait sur son visage. Ce soir-là, d'une voix basse, à peine audible, il nous parla de l'ombre du noyer qui donne la mort. Nous l'écou-tions en silence. Puis il disparut, en quelques secondes, sautillant sur un pied comme il était venu.